Le projet CECA. Une confession

Simona-Aida Manolache
Université « Ștefan cel Mare », Suceava

Synergies *Roumanie* n° 4 - 2009 pp. 111-116

Résumé : *Dans cet article-confession, l'auteur exprime quelques opinions et sentiments liés au processus d'enseignement/apprentissage du français dans les écoles du monde, tel qu'elle l'a perçu grâce à sa participation au projet CECA (Culture d'enseignement, culture d'apprentissage), en tant que membre de l'équipe roumaine.*

Mots-clés : *projet CECA, enseignants, rire*

Abstract : *In this paper, which can be read at the same time as a confession, the author formulates a range of personal opinions and feelings regarding the teaching/learning process of French in schools throughout the world, as it has been perceived after her participation as a member of the Romanian team at the CECA project (Teaching Culture, Learning Culture).*

Keywords : *CECA project, teachers, laugh*

Dès que j'ai renoncé à l'idée de devenir cosmonaute (à quatorze ans) et, immédiatement ensuite, à celle de travailler à l'ONU, j'ai décidé d'être enseignante. Je n'ai pas échoué dans ce métier, je l'ai choisi de bon gré, avec enthousiasme, après y avoir bien réfléchi, en affrontant les réticences de mes parents (effrayés par l'idée que je devrais passer des examens toute la vie et qu'ils pourraient rarement venir me voir dans le village sans gare où m'aurait exilée la « répartition nationale ») et les sourires sidérés sinon dédaigneux de mes camarades (devenir cosmonaute après avoir sérieusement étudié les mathématiques et la physique leur paraissait encore logique, voire banal, tandis que se consacrer au domaine de la philologie et aux langues étrangères témoignait à leurs yeux de manque de réalisme). Je travaille dans l'enseignement depuis dix-huit ans et je me sens encore bien dans ma peau dans la salle de classe, un cours réussi me rend toujours de bonne humeur. Je ne me surprends que rarement submergée par l'orgueil démesuré et le narcissisme engendrés si souvent par ma profession, faisant plutôt partie du camp de ceux dont la générosité détendue n'attend pas d'admiration ou de reconnaissance.

BDD-A2289 © 2009 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:35:08 UTC)

Cependant, ces dernières années, je sens que mon équilibre, normal quand on pratique son métier avec plaisir, est soumis à des épreuves qui laissent des traces. Je mets de plus en plus souvent en question mes rapports avec ma profession, parce qu'il m'arrive de plus en plus souvent de mettre en cause le système d'éducation et de douter de la compétence et de l'efficacité des enseignants, en sautant si facilement d'une attitude à l'autre – de l'admiration pathétique au mépris indigné – que je me demande si mes palinodies n'exigeraient pas un contrôle psychiatrique. Mon sens de l'humour ne réussit plus toujours à être une barrière de sécurité contre la vague d'informations des plus diverses, j'ai des réactions de sensitive, tout ce qui est lié à ma profession me touche au vif : les discours ahurissants des politiciens roumains sur la loi de l'éducation nationale, les articles de presse, toujours négatifs, même apocalyptiques, concernant l'enseignement et les enseignants, les récits de mon fils quand il rentre de l'école, les conversations quotidiennes de la vie universitaire, étouffée par la paperasse administrative, rien de tout cela ne me laisse indifférente.

Dans ce contexte, ma participation au projet CECA, en tant que membre de l'équipe roumaine, m'a provoqué des émotions très vives, peu habituelles pour un projet scientifique qui prétend de l'objectivité.

Le projet de recherche CECA – *Langue française, diversité culturelle et linguistique : culture d'enseignement, culture d'apprentissage* – a été initié en 2007 par la FIPF (Fédération internationale des professeurs de français), le CRAPEL (Centre de Recherche et d'Applications Pédagogiques En Langues, Université de Nancy 2) et l'AUF (Agence Universitaire de la Francophonie). L'objectif principal formulé par les initiateurs de ce projet était d'observer et d'enregistrer sur le vif les modalités locales, collectives et individuelles d'appropriation du français langue étrangère (FLE) et du français langue seconde (FLS) en milieu institutionnel, et ensuite d'analyser les traits constants de ces modalités à l'intérieur des sociétés, en décelant les caractéristiques des différentes cultures d'enseignement et d'apprentissage du français. Dans ce projet on a réuni (après des concours organisés dans plusieurs pays) vingt équipes du monde entier[1], y compris l'équipe de mon université, «Ştefan cel Mare » de Suceava. Le protocole de recherche, le même pour toutes les équipes, prévoyait plusieurs étapes.

Tout d'abord, après avoir formé les équipes de recherche, chacune a choisi trois écoles à observer. L'équipe de Suceava a sélectionné trois établissements scolaires du milieu urbain et du milieu rural : l'école n° 3 de Suceava, l'école de Costîna (école défavorisée) et l'école de Brodina de Sus (un village assez isolé, où la plupart des élèves sont d'ethnie ukrainienne). Ensuite, dans une deuxième étape, mon équipe a fait enregistrer sur dvd six classes de français (deuxième année d'étude) dans chacune des écoles choisies. En même temps, les élèves de ces écoles (environ 130 élèves), leurs parents et leurs enseignants ont rempli plusieurs questionnaires concernant le statut de l'enseignant dans l'école, les langues utilisées à l'école et chez soi, le rapport entre l'oral et l'écrit dans la classe de français, le rôle de l'enseignant et le rôle de l'élève, les représentations du français et les manuels. Les réponses aux questionnaires ont été dûment analysées et synthétisées.

BDD-A2289 © 2009 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:35:08 UTC)

Par la suite, mes collègues et moi, nous nous sommes réunis et nous avons examiné ensemble les deux dernières classes enregistrées dans chaque école, tout en respectant le protocole du projet. Les analyses et les enregistrements ont été remis au comité scientifique du projet. Certaines de ces analyses ont été présentées pendant le XII[e] Congrès de la FIPF, à Québec, en juillet 2008[2].

Pour l'étape suivante, on avait prévu l'interprétation des données et de leur analyse par les autres équipes, de manière à mettre en place une collaboration interprétative : ainsi, chaque équipe devait avoir la possibilité de réagir aux données et aux vidéos des autres équipes, de même qu'à leurs interprétations locales. L'équipe de Suceava a regardé et analysé les vidéos reçues de Brésil, ensuite les vidéos réalisées à Aix-Marseille, en France, tandis que les classes enregistrées en Roumanie ont été interprétées tout d'abord par l'équipe d'Ouganda, ensuite par l'équipe d'Espagne. Les diverses opinions et réactions de chaque équipe ont été envoyées au comité scientifique du projet, qui les a fait parvenir aux équipes initiales : c'est-à-dire que l'équipe de Roumanie a reçu les observations formulées par l'équipe ougandaise et par l'équipe espagnole, tandis que les observations de l'équipe roumaine ont été envoyées à l'équipe brésilienne et à l'équipe française.

En d'autres mots, grâce à ce projet, j'ai eu la chance d'assister à des classes de français (et a deux classes de mathématiques) déroulées en Roumanie, au Brésil et en France. J'ai vu travailler sept enseignants et beaucoup d'enfants, en faisant plus ou moins volontairement des comparaisons entre les conditions et les techniques de travail des enseignants enregistrés, dans les comportements desquels je me suis reconnue plus d'une fois. J'ai lu avec intérêt les observations de mes collègues ougandais et espagnols, en leur répondant et en me proposant d'améliorer mon propre comportement didactique en fonction de ces observations.

Il faut reconnaître qu'il n'y a pas eu de classe que j'eusse visionnée sans me dire au moins une fois « j'aurais fait autrement ». Mais pendant la plupart des classes je me suis également dit « voilà quelque chose que je n'ai encore jamais fait, il faudrait essayer, c'est efficace et intéressant ».

Je m'attendais à ce que les différences les plus visibles d'un pays à l'autre fussent celles entre les équipements et les fournitures scolaires, mais j'ai constaté que de ce point de vue il y avait plutôt des ressemblances. Pour aucune des classes enregistrés l'emploi des TICE n'a constitué le trait caractéristique, malgré toutes les formations suivies ces dernières années par les enseignants : les contraintes financières semblent être les mêmes aux quatre coins du monde. La présence des ordinateurs ou des lecteurs de cd dans les classes a été accidentelle. Le tableau noir, plus ou moins modernisé, est resté l'outil auquel les enseignants recourent le plus souvent. Quant aux fiches photocopiées, elles se sont répandues partout, même à Brodina de Sus.

Par contre, j'ai constaté qu'il y a une différence plus grande que je ne m'y attendais entre la Roumanie, d'une part, et le Brésil et la France de l'autre, en ce qui concerne le rôle de l'écrit dans la classe de français : les élèves

BDD-A2289 © 2009 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:35:08 UTC)

roumains semblent écrire beaucoup plus, aussi bien à l'école qu'à la maison. Les activités orales qu'ils pratiquent sont moins variées et créatives, elles ne favorisent pas trop l'expression personnelle (les jeux de rôles, par exemple, ou au moins les dialogues minimaux, ne sont en fait jamais pratiqués dans la classe de langue). La plupart des exercices oraux sont du type questions-réponses et leur but est presque toujours de vérifier la manière dont les élèves ont compris les textes écrits. D'ailleurs, j'ai constaté que l'un des reproches qu'on puisse faire à toutes les classes enregistrées est l'absence d'équilibre entre les activités d'expression orale et les activités d'expression écrite. Qu'on ne prenne en considération que les questions de demande d'éclaircissements posées par les élèves et on constate que dans certaines classes elles sont complètement absentes, tandis que dans d'autres elles sont beaucoup trop nombreuses.

Ce que j'ai le plus apprécié, dans toutes les classes enregistrées, c'est le travail assidu des enseignants, qui avaient l'air d'avoir bien réfléchi aux objectifs à atteindre et aux stratégies qu'ils devaient appliquer. Leur patience m'a semblé bien des fois exemplaire. Compétents, dynamiques, impliqués, ils se sont avérés si différents et si semblables à la fois qu'ils m'ont profondément émue.

Ce qui m'a surpris négativement a été l'écart, trop évident parfois, entre la théorie et la pratique : certaines exigences formulées mille fois pendant les cours de formation des enseignants semblent complètement oubliées dans la salle de classe. L'enseignement de la grammaire est soit obnubilé, soit alourdi par un métalangage inadapté à l'âge des élèves ou par des exercices répétitifs extrêmement ennuyeux. Les documents authentiques, quand ils sont employés, ne correspondent pas nécessairement aux objectifs de la leçon et ne sont pas accompagnés par des exercices appropriés. La chanson est rarement utilisée comme texte-support, elle ne représente qu'un moment de détente. Les informations culturelles fournies aux élèves sont rares, presque exclusivement centrées sur la France, elles ne stimulent pas leur imagination. Dans leur désir de faire tout ce qu'ils se sont proposé, les enseignants sont trop crispés, ils ne sont pas suffisamment attentifs aux réactions des élèves, ils ne rient pas assez. Ils travaillent plus que leurs élèves, ils ont trop peur de l'échec pour prendre des risques, pour les laisser réfléchir, pour leur permettre de dire des bêtises. Le sens de l'humour n'est pas toujours leur fort. Ils oublient d'encourager leurs élèves : ce n'est pas qu'ils soient méchants ou qu'ils manquent de générosité, ils sont tout simplement trop préoccupés par ce qu'ils ont à faire. Ils semblent n'avoir pas encore trouvé l'équilibre parfait entre l'autorité et la permissivité. En regardant les vidéos enregistrées, il m'est arrivé de me sentir plus empathique avec l'élève turbulent de la classe qu'avec l'enseignant. Et cela parce que je me suis ennuyée.

Je vous ai avertis dès le premier paragraphe de cette confession : je passe facilement d'une opinion à l'autre. Je veux dire que l'image d'un Superprof, qui aurait en même temps l'intelligence combinée d'Einstein et de Bill Gates, la culture de Bernard Pivot, la disponibilité de Françoise Dolto, le sens musical de Nadia Boulanger, la grâce de Maïa Plissetskaïa, la résistance physique d'Arnold Schwarzenegger, le charme de Juliette Binoche et l'humour de Louis de Funès et qui utiliserait tous ces talents dans le service de la langue française est aussi

BDD-A2289 © 2009 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:35:08 UTC)

réaliste que l'image de Superman ou de Spiderman. On ne peut pas demander aux enseignants d'être parfaits et de donner des représentations exceptionnelles toutes les fois qu'ils entrent en classe. (Les gens qui conçoivent les référentiels de compétence devraient le savoir.) Mais ils doivent être efficaces, motivants, amusants, mémorables.

Il faut préciser qu'après avoir regardé toutes les vidéos enregistrées dans le cadre du projet CECA, et surtout les classes d'Aix-Marseille, je n'ai pas été trop impressionnée par le film « Entre les murs »[3], récompensé à Cannes. Apparemment, ce film surprend, dans une sorte de ciné-vérité, l'essentiel du rapport enseignant-élèves. Il y a sans doute beaucoup d'enseignants que les élèves n'apprécient pas, il y a beaucoup d'élèves qui s'ennuient à l'école. Dans aucune des classes enregistrées je n'ai remarqué cependant cette sorte de résignation fatiguée ou un peu irritée présentée dans le film comme le trait commun du corps enseignant. Moi, j'aurais plutôt donné un prix à « L'école pour tous »[4]. Les regards portés sur l'école française par ces deux films ne ressemblent pas trop, et les réactions qu'ils provoquent non plus. Aucun ne cache les problèmes de l'enseignement actuel, mais chacun les traite différemment, en dévoilant les attitudes les plus fréquentes de la société actuelle par rapport à l'éducation. Les réalisateurs du film « Entre les murs » voient l'école comme un espace clos, où il n'y a pas de héros, c'est le terrain de la suffisance, des discussions stéréotypées et stériles, de l'incompréhension, de l'intolérance, de l'hypocrisie, de l'aliénation. Même quand les enseignants réfléchissent à leur statut, à leur avenir, à leurs rapports avec les adolescents et les parents de ceux-ci, en essayant de trouver des solutions aux conflits quotidiens, ils ne réussissent pas à dépasser leurs limites, ils sont impuissants, ils se laissent maîtriser par les idées reçues. Apparemment plus frivole (c'est une comédie déclarée), le film « L'école pour tous » propose une perspective plus optimiste et de là plus constructive : c'est vrai qu'il y a beaucoup d'imposteurs parmi les enseignants, c'est vrai qu'ils ne sont pas parfaits et que les élèves sont souvent indolents, indifférents, même endormis, mais une relation stimulante et enrichissante entre les uns et les autres n'est pas impossible si l'on y ajoute une goutte d'humour, de bonne humeur et de bonne volonté. Dans l'enseignement, il est besoin de héros et d'héroïnes, de professeurs qui ne s'ennuient pas et n'ennuient pas les autres, qui s'impliquent, qui s'émeuvent, qui jouent avec leurs élèves – sans se limiter au seul niveau linguistique –, qui aient peur quand ils se sentent ignorants, qui apprennent au fur et à mesure qu'ils enseignent. Le risque le plus grand pour la rencontre entre les enseignants et les élèves est que cette rencontre ne laisse aucune trace dans leurs cerveaux et dans leurs âmes. La figure de François, le professeur principal du film « Entre les murs », s'efface dès que l'écran devient noir, tandis que les pantalons trop courts et, surtout, le sourire de Jahwad restent longtemps dans la mémoire des spectateurs. Les scènes les plus révélatrices, peut-être, dans les deux films sont celles où les techniques d'enseignement des nouveaux mots deviennent l'expression de deux comportements didactiques radicalement opposés : d'une part François, légèrement arrogant, fait semblant de comprendre les besoins de ses élèves, « descend » à leur niveau sans saisir l'implicite interculturel de certains noms et l'effet que cet implicite pourrait exercer sur ses élèves ; d'autre part Jahwad réussit à ranimer le désir d'apprendre des enfants, en se

BDD-A2289 © 2009 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:35:08 UTC)

pliant aux règles du jeu qu'ils lui proposent, et se reconstruit lui-même par le contact avec les mots de Molière et l'école en général.

Pour moi, le projet CECA n'a pas été un simple projet scientifique, mais une expérience qui m'a fait mieux comprendre ce que j'attends de moi et de mes collègues dans la pratique de notre métier. Ce qui est le plus important, c'est d'essayer, tout en respectant les exigences de la didactique moderne, de ne pas se prendre trop au sérieux, de ne pas oublier que le rire partagé est essentiel aussi bien à l'école qu'à l'université: c'est le remède le plus efficace contre l'ennui et c'est « le matériel » dont l'absence dans les classes/cours de français est plus nuisible que celle des ordinateurs.

Notes

[1] France, Argentine, Brésil, Bulgarie, Burkina Faso, Burundi, Canada, Espagne, Gabon, Indonésie, Kazakhstan, Liban, Maroc, Mexique, Ouganda, Russie, Tunisie, Ukraine, Vietnam, Roumanie.
[2] J'ai pu participer à ce Congrès grâce à l'appui de l'AUF.
[3] « Entre les murs » – film réalisé en 2008 par Laurent Cantet, adaptation d'un roman de François Bégaudeau paru en 2006 aux Éditions Verticales.
[4] « L'école pour tous » - film réalisé en 2006 par Eric Rochant.

BDD-A2289 © 2009 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:35:08 UTC)